

"Nous goberons d'autres bobards"

Pour Anne Morelli, historienne et spécialiste des médias, **"nous devons considérer l'information autrement"**. Elle propose **dix commandements pour déjouer la propagande**.

Propos recueillis par Sylvie Balmer (L'Express / L'Impartial, 25 mai 2004)

«On nous cache tout on nous dit rien, plus on apprend plus on ne sait rien», chantait Jacques Dutronc dans les années soixante, faisant écho à tous ceux, qui, depuis Platon, cultivent «le doute systématique». Un sain réflexe que l'historienne belge Anne Morelli n'a pas manqué de conseiller à la petite assemblée venue l'écouter, le mois dernier, au centre de culture ABC de La Chaux-de-Fonds. Invitée par les Amis du Monde diplomatique et le groupe Attac-Neuchâtel, elle y présentait son ouvrage, **«Principes élémentaires de propagande de guerre»**. Rencontre avec une femme lumineuse et sans parti pris, qui, entre ironie et amertume, pointe du doigt notre crédulité.

Dans votre livre, vous avez établi dix commandements, pourquoi?

A.M.: Ces principes ont, selon moi, un caractère intemporel et universel. Ils sont bien sûr à l'œuvre, très visiblement, lors des conflits internationaux mais aussi, de manière plus subtile, lors de conflits sociaux (la démonisation du patron ou du leader syndical ...) et en partie aussi lors de conflits interpersonnels comme les divorces où les «arguments» sont souvent du genre: «ce n'est pas moi qui ai commencé mais lui (elle); c'est un monstre, il (elle) commettait des atrocités, si vous ne me soutenez pas c'est que vous prenez son parti, etc. » J'aurais évidemment pu réduire ces principes à 8 ou les développer en 12 points. Mais les tables de Moïse et leurs 10 commandements ayant eu un succès très durable, je me suis alignée sur cette idée de 10 attribuée à Dieu.

On rit en regardant les images de la propagande grossière d'antan. Les méthodes de manipulation de masse ont-elles changé? Sommes-nous aujourd'hui mieux armés pour y résister?

A.M.: Il est illusoire de penser que nous sommes moins facilement dupés que nos aînés. Après la révélation du faux charnier de Timisoara, les journalistes et le public ont clamé en chœur «Plus jamais ça!» Mais depuis, nous avons «gobé» tant de bobards: les bébés koweïtiens arrachés de leurs couveuses par les soldats irakiens, le génocide perpétré au Kosovo contre les Albanais, les armes de destruction massive détenues par Saddam Hussein...

Chacun de ces bobards a servi à justifier une guerre. Après la révélation que c'étaient des faux, nous jurons chaque fois qu'on ne nous y prendra plus. Mais la prochaine fois nous «goberons» sans aucun doute d'autres absurdités, car elles sont habilement amenées, plus habilement peut-être qu'autrefois.

Les mouvements d'opposition contre la dernière guerre en Irak se sont multipliés. «La fameuse tartine généreusement offerte aux enfants par le soldat libérateur et humanitaire» commencerait-elle à avoir un goût amer?

A.M.: Chaque camp prétend évidemment «libérer» pour des raisons humanitaires les territoires qu'il occupe. On peut ainsi indifféremment parler de «libération» ou de «chute» de Berlin en 1945 et de Saïgon en 1975, selon son point de vue.

Le soldat «libérateur» ou «l'occupant» ne sont donc qu'une seule et même personne, vue de deux angles différents. Selon le point de vue nous adoptons nous condamnons ou justifions la lutte contre ce soldat et nous baptisons cette lutte terrorisme ou résistance. C'est la violence du vainqueur qui, finalement, est légitimée par l'histoire.

Lutte contre le terrorisme oblige, le citoyen a déjà été averti: «Il faudra choisir entre liberté et sécurité». Pensez-vous que l'on se rapproche de la société décrite par Georges Orwell dans «1984»?

A.M.: Sous prétexte de lutter contre le terrorisme, on nous fait croire à un état de guerre qui justifie des mesures exceptionnelles et nous avons accepté de graves limitations aux libertés. Dans la plus pure ligne des «Dix principes de propagande», celui qui proteste contre ces empiètements est considéré comme un traître. Si vous posez des questions sur la manière dont sont composées les listes d'organisations «terroristes» ou sur les risques de généraliser les extraditions, si vous protestez contre la criminalisation des Comités de chômeurs ou de José Bové, vous êtes immédiatement suspecté de sympathies pour l'ETA ou Al-Qaïda! C'est très inquiétant.

A propos d'internet?

A. M.: *Il n'y a pas de «bons» ou de «mauvais» médias. Ce qui est décisif c'est l'usage qu'on en fait et la liberté qu'on a - ou non - de s'en servir. Il est plus accessible de photocopier un tract pour le distribuer ou de «forwarder», une information qui n'est pas répercutée dans les grands médias que d'avoir le contrôle d'une chaîne de télévision. Il y a encore quelques petites maisons d'édition qui publient des livres non conventionnels, des petits journaux et de rares «radios libres». Mais ces médias alternatifs ne sont souvent que des alibis pour démontrer que la liberté de presse est effective. Leurs moyens de diffusion sont dérisoires par rapport aux grands médias, qui eux sont sous contrôle étroit.*

C'est-à-dire?

A.M.: *Un grand nombre de médias indépendants ou alternatifs ont disparu ou sont passés sous le contrôle de grands groupes financiers. Ces groupes ne sont pas des bienfaiteurs. S'ils ont acheté ces médias c'est pour réaliser grâce à eux des bénéfices et les faire servir leurs intérêts. L'exemple de Berlusconi en Italie est bien sûr caricatural mais dans le monde entier la concentration des médias a eu pour conséquence une plus grande liaison des médias aux intérêts économiques qui s'en sont emparés. Sous un apparent pluralisme, les médias européens et les agences de presse sont aux mains des marchés.*

Concernant les journalistes impliqués, et particulièrement Michael Moore, vous affirmez. «On ne leur tend pas le micro. Ils doivent acheter des pleines pages de pub dans les journaux pour s'exprimer». Dans ces conditions, quel est l'avenir du journalisme?

A.M.: *J'enseigne notamment à des étudiants en journalisme. Leur esprit critique est acéré et ils ont le projet de diffuser une information la plus objective possible. La pratique professionnelle leur coupe rapidement les ailes. Après avoir vu quelques-uns de leurs articles refusés parce que non-conformes avec la ligne de leur média, ils comprennent rapidement qu'il faut s'autocensurer si on veut être publié (ou passer à l'antenne).*

Le journalisme d'investigation voire d'infiltration, tel que l'a pratiqué Günter Wallraff, est-il encore possible aujourd'hui?

A.M.: *Les journalistes, comme d'ailleurs les travailleurs de tous les autres secteurs, doivent être toujours plus «productifs». Beaucoup sont rivés à leur ordinateur et aux dépêches des agences et doivent produire (en les tapant eux-mêmes!) des articles - ou des séquences d'info - de plus en plus nombreux. Les médias sont des affaires commerciales qui veulent, bien évidemment, faire du profit. La première question à se poser par rapport au journalisme d'investigation n'est donc plus «Est-ce utile à la société?» mais «Est-ce rentable pour la firme qui emploie ce journaliste?». ISYB*

La propagande en dix principes

1. Nous ne voulons pas la guerre, nous ne faisons que nous défendre.
2. Le camp adverse est le seul responsable de la guerre.
3. Le chef du camp adverse a le visage du diable (l'affreux ou le bouc émissaire de service).
4. C'est une cause noble que nous défendons et non des intérêts particuliers.
5. L'ennemi provoque sciemment des atrocités et, si nous commettons des bavures, c'est involontairement.
6. L'ennemi utilise des armes non autorisées.
7. Nous subissons très peu de pertes, les pertes de l'ennemi sont énormes.
8. Les artistes et intellectuels soutiennent notre cause.
9. Notre cause a un caractère sacré.
10. Ceux (et celles) qui mettent en doute notre propagande sont des traîtres.

Zola invente les «soldats civilisateurs»

«Les sujets de guerres deviennent difficiles à inventer. Après de longues réflexions, il m'en est venu une inspiration subite. Nous nous battons toujours pour les autres, jamais pour nous. Remarquez quel honneur nous tirerons de pareilles expéditions. Nous prendrons le titre de bienfaiteur des peuples. Nous crierons bien haut notre désintéressement, nous nous poserons modestement en soutien des bonnes causes, en dévoué serviteur des grandes idées. Notre rage de prêter nos armées à qui les demande est un généreux désir de pacifier le monde... à coups de pique. Nos soldats se promèneront en civilisateurs, coupant le cou à ceux qui ne se civilisent pas assez.» *Emile Zola (1840-1902), extrait de «Sidoine et Médéric» (1862)*

Biographie.

Historienne, **Anne Morelli** enseigne la critique historique appliquée aux médias modernes à l'Université libre de Bruxelles. Cette mère de quatre enfants s'est intéressée spécifiquement à l'histoire des minorités et des «vaincus» au cours de sa carrière. Elle a publié plusieurs ouvrages collectifs dont notamment «Les grands mythes de l'histoire de Belgique» (EVO 1995). En 2001 - avant le 11 septembre -, paraissait son dernier livre, «Les principes élémentaires de propagande en temps de guerre - Utilisables en cas de guerre froide, chaude ou tiède» aux éditions Labor. Elle y dénonce «les trucs», mis en oeuvre par les gouvernements afin que l'opinion publique adhère à leurs objectifs et résume en trois mots son message: «Doutez, doutez et doutez encore». /SYB